

Croire*

P. de Maret, Recteur de l'Université Libre de Bruxelles

Etes-vous croyant ?

Croyez-vous les médias, en la Sainte Trinité, au progrès de l'Humanité ?

Croyez-vous que les Ecosais sont avarés, que les OGM sont dangereux, au complot judéo-maçonnique ? Croyez-vous qu'on peut se passer du nucléaire, que la science vaincra les ténèbres, qu'il y existe des civilisations supérieures, que Saddam possédait des armes de destruction massive ?

Croire ou ne pas croire.

Qui croire ? Que croire ?

Parfois je me demande de quoi on discuterait si on ne croyait en rien. L'existence serait fort ennuyeuse. Ce serait en tous les cas une erreur de croire que seuls les croyants croient.

Deux constatations s'imposent donc d'emblée :

Primo, il est difficile de ne pas croire en quelque chose et, *secondo*, les mots ont leur importance.

En effet, "croire", "croire que", "croire à" et "croire en", ce n'est pas tout à fait la même chose ...

Ainsi, les créationnistes feignent-ils souvent, pour légitimer leur point de vue de croire que les évolutionnistes croient en l'évolution comme eux croient en la création.

Ce n'est évidemment pas pareil.

Croire en l'évolution impliquerait une profession de foi, comme croire en Saint-Nicolas ou croire en ... la création.

Si les scientifiques pensent qu'il y a évolution, c'est que de nombreuses données corroborent cette explication, jusqu'à - et c'est important - preuve du contraire.

Si j'ai choisi "croire" comme thème de réflexion, c'est que cet "état d'esprit", et tous ses avatars, jouent un rôle fondamental dans le monde actuel.

Cela ne peut qu'interpeller les libres examinateurs que nous sommes ... ou que nous croyons être.

Je voudrais commencer par faire le point en anthropologie sur l'état actuel des conceptions relatives aux croyances, puis me livrer à un tour d'horizon nécessairement très succinct de la diversité de leurs manifestations, pour conclure sur la façon dont l'Université, et notre Université en particulier, peut tenter de répondre aux multiples défis qu'elles posent.

* * *

Mais, commençons par le commencement. Au début était l'animal. Est-il susceptible de "croire" ?

Les années précédentes, au prix d'un petit détour par la primatologie et en enrôlant nos cousins chimpanzés, je me suis attaché à vous montrer qu'ils manifestaient des capacités culturelles.

La littérature primatologique ne parle pas de croyance chez les chimpanzés, même si on a pu décrire des comportements quasi rituels. A l'occasion de l'arrivée de la pluie, certains groupes se livrent en effet à une danse tout à fait curieuse et qui est transmise culturellement.



Au carrefour entre le développement des sciences cognitives, de l'anthropologie culturelle et de la psychologie évolutionniste, le récent ouvrage de Pascal Boyer "*Sur la religion comme phénomène naturel*" suggèrent que nos croyances religieuses dérivent du fonctionnement de notre cerveau, modelé par des millénaires d'évolution.

Croire aux esprits et à la mort serait ainsi, depuis nos lointains ancêtres, lié au besoin d'éviter le malheur et la mort en se cherchant de puissants alliés, proches ou lointains, voire imaginaires, pour se protéger. De même, l'homme aurait inventé des mythes religieux parce que le cerveau a besoin

de se représenter son environnement en termes de séquences narratives causales.

Pour P. Boyer toujours, les rituels auraient pour fonction de réaffirmer les coalitions qui jadis assuraient la survie du groupe. Les rituels, comme les mélodies ou les représentations visuelles symétriques, semblent bien revêtir un effet de déclencheur cognitif. On sait depuis Turner que c'est l'effectuation plutôt que la compréhension des rituels qui importe. Il ne faut d'ailleurs pas comprendre leur signification pour qu'ils soient transmis de génération en génération.

Par la répétition des gestes effectués, des paroles proférées, des objets manipulés, le rite se propose

* Allocution prononcée lors de la Séance Académique de rentrée le 22 septembre 2003.

d'accomplir une tâche et de produire un effet, en jouant de certaines pratiques pour capturer la pensée, mais de façon paradoxale, car il s'agit moins d'en analyser le sens que d'y croire.

Ce qui est clair et explicite dans le rituel, c'est comment le faire, pas sa signification. Il balise le temps et l'espace et, comme les habitudes, il rassure.

Cependant, si les êtres humains semblent prédisposés à croire, il n'est pas évident que croire soit le propre de l'homme.

Prenons une petite histoire imaginée par le philosophe Norman Malcolm et reprise par Gérard Lenclud à qui ce qui suit doit beaucoup :

“ Un chien poursuit un chat dans un jardin où il y a deux arbres, un chêne et un pin. Le chat détale en direction du chêne mais, au dernier moment, il fait un écart et grimpe en haut du pin. Le chien n'a pas vu la manœuvre et file en direction du chêne. Là, dressé sur ses pattes de derrière, il griffe le tronc du chêne et aboie furieusement. L'observateur humain est parfaitement justifié, selon Malcolm, d'en conclure : le chien *croit* que le chat est dans le chêne.

L'erreur commise par le chien est un argument de poids en faveur de l'attribution d'une croyance à cet animal. Seuls, en effet, les êtres susceptibles de se tromper peuvent être crédités de croire. La propriété d'infaillibilité ne saurait appartenir qu'à une classe d'êtres dont les comportements sont génétiquement programmés. Il arrive même au pape de confondre un cardinal avec un autre ”.

En fait il faut, selon Malcolm, distinguer la capacité du chien de former des attitudes propositionnelles : “ croire que ... ” de la capacité des humains de former des croyances réflexives : “ former la croyance que ... ”.

Il faut en effet disposer des concepts de “ vérité ” et d’“ objectivité ” pour être capable de former des croyances réflexives, c'est-à-dire de savoir qu'on risque de se tromper, de réfléchir sur ses croyances et, réflexion faite, de changer d'avis.

Composées d'hommes et de femmes, les sociétés et les cultures reposent sur des ensembles enchevêtrés de croyances réflexives. Elles se distinguent ainsi les unes des autres par ce qu'elles pensent et disent d'elles-mêmes. Somme des êtres humains qui la composent, chaque culture peut se pencher sur ses croyances collectives et les changer ou les maintenir.

Même si certaines cultures sont plus enclines au changement que d'autres, chaque culture dispose d'un espace pour la réflexivité. C'est en son sein que les membres d'une société manifestent leur aptitude à se distancier de ce qu'ils ont été entraînés à penser, à croire, à juger vrai, juste, désirable ou conforme. Petit à petit, dans le monde moderne, les Universités sont apparues comme un lieu particulièrement propice à cette distanciation. La nôtre a même été explicitement fondée dans ce but.

Par un ethnocentrisme typiquement occidental, nous avons cependant tendance à nous attribuer le

monopole de la capacité à prendre une distance d'avec la tradition.

L'Occident, depuis la Grèce, a certes poussé cette réflexion très loin.

Cependant, toutes les sociétés possèdent, peu ou prou, cette faculté.

Mais, j'arrête ici ces développements anthropologiques, car vous vous demandez sans doute : “ Et Dieu dans tout ça ? ”

Et bien, il faut reconnaître qu'on en parle beaucoup, ce qui semble donner raison à la fameuse mais apocryphe phrase de Malraux : “ le vingt et unième siècle sera religieux ou il ne sera pas ”.

En fait, on constate des évolutions en sens très divers.

En Europe occidentale, on assiste à un affaiblissement des croyances, des rites, des institutions religieuses.

Le très conservateur *Time Magazine* se demandait récemment en couverture : “ Où est passé Dieu ? ”, constatant qu'en Europe, les églises étaient à moitié vides et que l'idée de Dieu n'était pas mentionnée dans la nouvelle Constitution européenne.

Si le christianisme reste la principale religion d'Europe, le nombre de gens qui se proclament catholiques a diminué d'un tiers en quinze ans.

Une enquête réalisée parmi les étudiants de l'U.C.L. montre que, si près d'un sur deux témoigne d'une “ spiritualité forte ”, celle-ci est plutôt affaire de vie privée : seuls 14 % d'entre eux assistent chaque semaine à la messe ; 83 % d'entre eux ont d'ailleurs une image négative de l'Eglise.

Et effectivement, le *Time* note aussi que Dieu est de plus en plus devenu affaire privée. Les Eglises qui attirent encore les foules sont celles qui ont su s'adapter aux horaires et aux besoins des “ consommateurs ”, quitte à bricoler les rituels et les croyances. Cela les amène à accueillir, comme en Hollande, des démonstrations de skateboard ou à pimenter la messe de quelques éléments hindouistes ou bouddhistes. Dieu est cependant très présent chez les immigrés et chez les jeunes.

L'article se conclut par un commentaire de Mgr Danneels : “ L'Eglise doit apprendre à connaître la culture moderne. Mais c'est une erreur de penser que nous devons tenter d'attirer plus de gens en diluant notre message ”.

Les dogmes font-ils encore partie de ce message ?

Si on en juge par l'enquête de l'U.C.L., c'est ce qui passe le moins bien auprès des étudiants. Leur grande majorité ne croit ni à la résurrection du Christ, ni à la Sainte Trinité, ni à la virginité de la Vierge, ni surtout à l'infaillibilité du pape.

Cela dit, les étudiants ne constituent pas néces-

sairement le meilleur échantillon. Ainsi une autre enquête dans cinquante Universités américaines conclut que les études universitaires sont mauvaises pour la santé et pour la foi !

En Europe centrale et orientale, on a assisté à un retour du religieux. Il a remplacé le communisme et servi souvent d'assise au redéploiement des identités nationales ou communautaires, comme l'ex-Yougoslavie en a offert l'exemple le plus dramatique.

De tous les pays d'Europe, c'est désormais en Pologne que la pratique religieuse régulière est la plus élevée, avec 78 % de la population déclarant assister aux offices au moins une fois par mois, loin devant l'Irlande et l'Italie.

Dans nos pays, l'individualisme et l'égalitarisme vont de pair avec la démocratie et influencent tant la forme que le fond des pratiques religieuses.

On prend plus de libertés avec les exigences rituelles et liturgiques et la mainmise de la hiérarchie est de plus en plus mal acceptée. Le contenu des croyances est lui aussi modifié et les dogmes passent au second plan.

Comme le note avec beaucoup de finesse le philosophe Yves Charles Zarka, la pratique de la démocratie conduit à ce qu'à la définition des religions par des dogmes, se substitue un besoin d'une religion plus indifférenciée.

C'est ainsi qu'à côté des Eglises bien établies, se développent toutes sortes de cultes, plus ou moins nouveaux, plus ou moins synchrétiques ou exotiques. Ceci explique les formes de religiosités nouvelles et le succès des sectes. Ainsi l'Eglise de Scientologie vient-elle de s'implanter dans de superbes locaux rue de la Loi, au cœur du quartier européen.

Parler des rapports entre religion et démocratie m'amène à aborder la question de la laïcité. En séparant l'Eglise et l'Etat, celle-ci a permis à la fois d'organiser la cohabitation de religions différentes dans un même Etat et d'autonomiser, par rapport aux différentes Eglises, les fonctions de l'Etat, en particulier en matière d'éducation.

L'enseignement public est né de cette volonté.

Mais, si la laïcité est un principe fondamental qui sous-tend un combat jamais achevé, ce serait une erreur de ne pas la réexaminer à la lumière des évolutions actuelles, et, comme l'écrit Zarka de " se contenter de considérer que la laïcité constitue la solution ultime et décisive au problème du rapport entre religion et démocratie ".

Le besoin de religieux apparaît comme lié à une recherche individuelle de justifications et de significations de l'existence au sein d'une société dont le système social et économique en paraît singulièrement dépourvu. Nos contemporains tentent d'échapper à une vie " insignifiante " au sens propre du mot, c'est-à-dire " dépourvue de sens ".

Le jeu démocratique requiert que la majorité de la population adhère sans trop y réfléchir à des croyances collectives. Elles répondent à la fois individuellement à des besoins affectifs et psychologiques et collective-

ment à la nécessité d'un projet fédérateur.

Paradoxalement, l'individualisme, l'égalitarisme et le rationalisme liés à la démocratie impliquent sans doute plus que d'autres systèmes de gouvernement, des croyances partagées.

La démocratie nécessite l'adhésion à des valeurs morales, civiques communes, religieuses ou non.

Mais, cela suffira-t-il à assurer sa pérennité dans un contexte d'individualisme exacerbé par la poursuite de l'hédonisme à tout prix ?

Nous assistons dans nos Etats à des évolutions qui interpellent les laïcs convaincus. Nous devons les prendre en compte.

Dans ce qui fut longtemps le champ clos de l'opposition entre l'Eglise et l'Etat, de nouveaux protagonistes ont fait irruption. Nos sociétés multiculturelles accueillent des populations immigrées pour qui le phénomène religieux joue un rôle identitaire important au niveau local, national et international. Ce phénomène religieux suscite en même temps des comportements qui ne se limitent justement pas à la sphère privée. Ils se répercutent sur les rapports entre les sexes et sur les structures sociales et politiques. Du coup, l'hétérogénéité sans précédent de nos sociétés pose la question de l'existence d'un commun dénominateur culturel qui assure un minimum de cohérence, sans quoi on peut s'interroger sur leurs capacités à survivre en tant que telle.

C'est d'autant plus inquiétant que le jeu démocratique requiert, comme l'Occident en a fait le long et douloureux apprentissage, la tolérance et la non-violence en matière d'opinions morales, religieuses ou politiques.

Or, que ce soit au sein de nos Etats ou dans les rapports entre les nations, les principes de cette cohabitation consensuelle sont remis en cause. Ainsi la religion sert d'assise et de justification à de nouvelles divisions au sein de nos sociétés multiculturelles. De ce point de vue, les débats sur le foulard islamique sont emblématiques.

Mais, ils sont aussi l'écho de déchirements et de conflits plus dramatiques, qui de Bagdad à New York, de Bali à Jérusalem, de Kaboul à Sarajevo embrasent le monde.

Dieu a été beaucoup mis à contribution ces derniers temps.

Les croisés des uns, les martyrs des autres se lancent des anathèmes. Les Etats sont sommés de prendre parti entre le Bien et le Mal, tant chacun est persuadé d'avoir Dieu avec lui.

Face à ce spectacle cauchemardesque, comment ne pas songer à La Bruyère qui disait : " Il vaut mieux pour Dieu que l'on ne croie pas en lui ".

* * *

Dans le concert des Nations, il ne faut pas oublier

que les Etats véritablement démocratiques sont minoritaires et que là où règne la démocratie, elle reste un acquis fragile.

On connaît les thèmes que Samuel Huntington a développés dans son best-seller : *The Clash of Civilizations*. Les grands ensembles de civilisations représentent le plus grand danger pour la paix et, en même temps, un nouvel ordre mondial basé sur ces civilisations serait la meilleure façon de se prémunir de la guerre.

Les attentats du 11 septembre ont donné une brûlante actualité à ses thèses. Selon Huntington, les grandes religions sont le socle des principales civilisations, et donc à la source des conflits actuels. Soutenue par une multitude d'exemples, cette analyse donne à réfléchir, même si le christianisme ou l'islam ne sont pas si homogènes et qu'aucune culture n'a le monopole de l'obscurantisme ou de l'humanisme, de la tolérance ou du fanatisme.

Cela dit, le principe selon lequel tous les êtres humains sont égaux en droit, en devoirs et en dignité est fondamental. Il n'implique cependant pas que toutes les cultures se valent, même s'il faut en ce domaine se garder de hiérarchisation trop ethnocentriste.

Pour Huntington, il faut à la fois préserver les spécificités de l'Occident, quitte à les renouveler, tout en acceptant le multiculturalisme au niveau mondial.

Face au modèle de ce qu'on pourrait assez plaisamment surnommer "la culture de Davos" qui a en commun de croire en l'individualisme, de croire en l'économie de marché et de croire en la démocratie, le monde islamique nous dit en quelque sorte : "On veut aussi être moderne mais on ne veut pas être vous. Pour cela, nous ne voulons pas moderniser l'islam mais islamiser la modernité". Cette stratégie fonctionne d'autant mieux qu'une série de régimes instrumentalisent la religion islamique pour compenser leur déficit de légitimité et leur incapacité à répondre aux aspirations des masses de jeunes citoyens désœuvrés.

Selon Huntington, pour faire coexister les différentes civilisations, il faut en priorité tenter de promouvoir ce qu'elles ont en commun, que ce soit le rôle des structures familiales, la solidarité du groupe ou la primauté de l'intérêt collectif sur l'intérêt individuel.

* * *

On pourrait en débattre longuement, mais il est temps, après avoir examiné les croyances sous l'angle de la religion, de tourner notre attention sur les relations entre les croyances et la raison.

En France, pays des Lumières et de la raison, les phénomènes sur lesquels sont basées les croyances semblent décroître. Ainsi, l'efficacité de l'eau de Lourdes a diminué de façon asymptotique puisqu'en 1858 on enregistrait, pour un million de pèlerins, 5.000 guérisons, alors qu'il n'y en a plus eu que 500 en 1900, 200 en 1930 et une seule en 1950.

Plus surprenant par contre, la croyance au paranormal est directement proportionnelle au niveau d'éducation, et est significativement plus élevée parmi le milieu éducatif !

En 1993 rapporte Henri Broch : " Plus d'un Français sur deux croit à la télépathie et un sur dix aux fantômes. Le milieu éducatif ne fait pas exception à la règle. On pourrait pousser un soupir de soulagement en apprenant par d'autres données que 81 % des Français pensent que " le développement de la science entraîne le progrès de l'humanité ". Mais l'enthousiasme sera de courte durée lorsque l'on découvre que simultanément 58 % de ces mêmes Français pensent que l'astrologie est une science ".

Chassez les croyances ..., elles reviennent au galop, même chez les supposés incroyants, pétris comme nous le sommes par l'optimisme des Lumières. Car, reconnaissons-le, le fanatisme, la superstition, le sacré ne se sont pas évaporés sous les rayons ardents de la raison éclairée par la science immortelle, pour reprendre une chanson que nous n'allons pas tarder à entonner.

Ainsi, Marx, Mao et leurs écrits ont fait l'objet d'un culte et d'un catéchisme dont on est surpris avec le recul des ravages qu'ils firent, que ce soit dans l'*intelligentsia* française ou dans notre *Alma Mater*.

Comment expliquer le stalinisme d'un poète aussi sensible qu'Aragon ? " Par le besoin de croire et par la " tentation du Bien ", par la crainte de " faire le jeu de la réaction ou du grand capital " mais aussi par conformisme et peur de déplaire " répondait Jean-Paul Marthoz à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la mort de Staline.

Croyances collectives par excellence, les croyances religieuses et les croyances politiques ont, de tous temps et dans toutes les sociétés, entretenu des rapports nombreux et ambigus.

L'effacement des croyances religieuses au profit des croyances politiques qui s'est amorcé au milieu du 18^{ème} siècle est un processus décisif pour nos sociétés, comme l'a remarquablement analysé Marcel Gauchet. Il marque le passage d'une société structurée par la religion et la loi divine à une société qui se donne sa propre loi et se veut autonome.

Se projetant ainsi dans l'avenir, la société nouvelle qui en résulte ne va plus puiser sa légitimité dans un passé qu'il faut préserver, mais dans un futur qu'il faut construire. D'où l'émergence du thème essentiel du " progrès " qui deviendra l'objet lui aussi d'un véritable culte, d'un credo.

On passe ainsi de la religion à l'idéologie. Progressivement, avec l'émergence en Occident de la démocratie et de la laïcité, la croyance religieuse devient de moins en moins politique, alors que parallèlement la croyance politique devient moins religieuse. La métamorphose des partis politiques l'atteste en Belgique. Et là où régnait le communisme, cette religion séculaire ni très catholique ni très orthodoxe a vite rétrocedé le terrain au christianisme.

Mais on peut débusquer la religiosité et l'irrationalité chez des gens réputés irreligieux et rationnels dans bien d'autres domaines.

Ainsi à soixante ans d'intervalle, une enquête auprès de mille scientifiques américains montre une remarquable stabilité : près de 40 % croient en l'existence d'un Dieu personnel et presque autant à l'immortalité. Le seul changement notable, c'est que le plus fort taux de non-croyants ou de sceptiques qui se rencontrait auparavant chez les biologistes se trouve actuellement chez les physiciens et les astronomes. Les mathématiciens étant les plus religieux.

* * *

La médecine apparaît en Occident comme une des disciplines où les progrès scientifiques et techniques ont été les plus impressionnants depuis deux siècles.

On dit cependant communément qu'on "croit ou qu'on ne croit pas en la médecine".

Comme l'observe avec clairvoyance Norbert Bensaïd : "cela signifie qu'on la juge capable de résoudre les problèmes de l'homme et en particulier de répondre à ses peurs les plus fondamentales : la souffrance et la mort. Elles nous terrorisent et elles sont l'objet de l'action médicale. C'est cette concordance qui fonde la croyance en la médecine."

En même temps, la médecine tire son pouvoir de ces peurs qui pourtant, au fond, ne sont pas d'ordre exclusivement médical et auxquelles la médecine ne peut répondre que partiellement, provisoirement.

Elle est du coup impliquée dans des problèmes moraux, métaphysiques, qu'illustrent bien les multiples débats éthiques actuels.

Notre rationalisme fait de la vie le sens de la vie elle-même. Du coup, la santé, une bonne et longue vie, l'éternelle jeunesse deviennent des objectifs en soi. Parallèlement, la personne humaine apparaît comme sacrée.

Et comme lorsqu'on chasse l'irrationnel il revient au galop, même à l'U.L.B., car les humains ne résistent jamais longtemps au besoin de croire, le culte de la santé est en passe de devenir une nouvelle religion dont les médecins seraient désormais les prêtres, les blouses blanches remplaçant les noires soutanes. Insensiblement ils se sont substitués aux curés aux moments cruciaux de la mort et de la naissance, ils donnent même, après enquête génétique, leur bénédiction aux mariages. D'officiants, ils sont désormais en train de devenir des démiurges, créant la vie en agissant sur la fécondité ou l'interrompant dans le cas de l'euthanasie.

Il faut passer par eux pour faire ou ne pas faire de la gymnastique, du sport, pour justifier une absence,

pour maigrir, pour changer de look ou pour bronzer. On va chez le médecin comme à confesse, pour demander de l'aide et pour avouer ses péchés : gourmandise, excès divers, mais les prescriptions ont remplacé les contritions et les pilules les *paters*. Comme le paradis, la santé se mérite. La liste des préceptes est longue.

Ceux qui la servent seront purs, tout de blanc vêtus. Ils ne devront pas être des marchands, et ne feront point commerce de leur science divine, laissant à l'administration le soin de prélever les deniers du culte. La gratuité des soins a une dimension symbolique.

En échange, les fidèles sont invités à donner : don de sang, don d'organe, legs. Tels les moines hospitaliers d'antan, les plus saints et les plus savants des docteurs se regrouperont dans ces nouveaux monastères que l'on nomme hôpitaux où ils seront protégés et pourront dire leur loi !

Qu'il le veuille ou non, dans ces conditions, comment s'étonner qu'outre son action sur le corps, le médecin agisse aussi sur l'âme, comme le chaman ou le guérisseur dont il est le lointain héritier !

La médecine est insensiblement devenue omnisciente, omniprésente, omnipotente. C'est vers elle qu'on se tourne en cas de bobo personnel comme en cas de cataclysme naturel.

Science, elle est chargée de dire le vrai, Croyance, elle est chargée de dire le bien et le bon : "Sucres et graisses tu limiteras", "Tu ne fumeras point", "Alcool avec modération tu consommeras", "Soleil tu craindras".

Que, sans que l'on y prenne garde, l'esprit religieux imprègne à ce point la pratique et le discours de et sur la médecine est moins surprenant qu'inquiétant. Il ne faut pas que la médecine tombe dans le piège d'apporter des réponses sous forme de vérité révélée, définitive, à une opinion publique qui demande à être rassurée.

Voilà un secteur où l'exercice d'une vigilance critique est indispensable face à une pratique médicale qui paraît parfois plus inspirée par la croyance que par la science.

D'autant plus que la médecine basée sur les preuves est de plus en plus concurrencée par des alternatives thérapeutiques qui puisent leur légitimité dans un passé lointain, dans des origines exotiques ou dans des traditions initiatiques, les trois à la fois de préférence. Cela permet de nous installer dans un ailleurs illusoire, car la raison d'ici n'est pas toujours la meilleure.

Qu'elle soit parallèle, ce qui comme les circuits du même nom, a le parfum de la transgression.

Qu'elle soit alternative, ce qui a un petit côté contestataire.

Qu'elle soit naturelle, ce qui réveille des échos écologistes.

Ou qu'elle soit douce, comme une caresse, ces méde-

cines s'inscrivent pleinement dans l'hétérogénéité du bricolage symbolique des croyances de nos contemporains, où la recherche de la pureté, de l'authenticité, du naturel, le dispute à celle de l'exotique et de l'ésotérique.

On passe insensiblement de techniques de soins à une quête de sens.

* * *

Ce désir de réenchanter la vie, le monde pose la question du statut de l'irrationnel dans notre culture occidentale.

Cela amène les ethnologues à se pencher sur la nature de la rationalité et de l'irrationalité dans notre propre société et sur les fondements de la cognition.

Comment des personnes apparemment rationnelles épousent-elles des croyances irrationnelles ?

Un travail approfondi sur la pratique actuelle de la sorcellerie et sa force de persuasion en Angleterre apporte quelques lumières sur la question.

Qu'est-ce qui fait que des gestionnaires de fonds de pension, des ingénieurs, des enseignants se réunissent à intervalles réguliers pour invoquer le Malin, appeler les dragons et exhorter Isis en se mettant tout nu dans un appartement londonien ?

Le recours à la sorcellerie et à la magie a beaucoup progressé avec le rejet de la religion, de ses contraintes individuelles et de ses demandes institutionnelles.

Pour les partisans du *New Age*, le seul dogme est qu'il n'y a pas de dogme ..., ce qui semble très libre examinateur.

Mais la rationalité ne suffit pas non plus, car elle ne répond pas aux questions importantes à leurs yeux a-t-on expliqué à l'ethnologue.

En fait, nos contemporains vivent de plus en plus dans deux mondes séparés : une sphère où règnent la raison, l'efficacité. C'est celle du travail, de l'éducation, de la science.

Et puis, il y a l'autre sphère, où on peut se laisser aller à ses passions, à ses fantaisies, à ses croyances, que ce soit les loisirs, comme le cinéma, les jeux de rôles, le sexe, le sport ou le religieux.

Tout cela est favorisé par le relativisme ambiant et par la nébuleuse mystico-ésotérique qui du néo-paganisme à l'ufologie, de l'émission X-files à l'astrologie et de Harry Potter à " Ma sorcière bien-aimée " reflètent bien le succès de l'hétérodoxie.

Que tout cela ne soit pas très cohérent ne dérange pas. Nous avons tous les capacités de rationaliser nos actions et d'expliquer les contradictions entre nos comportements et nos croyances avec beaucoup d'éloquence.

Ainsi le grand physicien Niels Bohr à qui on demandait s'il croyait vraiment à l'efficacité du fer à cheval suspendu au-dessus de sa porte comme porte-bonheur

répondit : " Non, mais il paraît que cela marche même pour ceux qui n'y croient pas ! ".

Face à cette réalité, l'ethnologue promène le même regard intéressé sur les ferveurs mystico-religieuses que sur les ardeurs rationalistes, aussi culturellement et historiquement situées que ses cibles comme le dit si bien Jean-Yves Durand dans un article intitulé " Des Lumières aux illuminés ". Décidément, la chasse aux sorcières n'est pas près de s'achever. D'ailleurs beaucoup d'ethnologues se reconvertissent.

A trop opposer science et religion, on a voulu que la science prenne sa place, qu'elle proclame des vérités. Ce n'est pas son rôle, et nombreux sont ceux parmi nos grands savants qui, comme le regretté Ilya Prigogine, ont parlé de la **Fin des certitudes** et de l'aspect spéculatif de la démarche scientifique.

Mais du coup, l'hétérodoxie y voit une certaine justification à son bricolage cognitif et puise avec délicatesse des fragments d'informations dans les secteurs scientifiques pointus et hautement spéculatifs comme la théorie du chaos, l'astrophysique ou la neurobiologie, des fragments d'informations.

* * *

Dans le jeu de miroirs entre " croire " et " savoir ", de façon finalement assez pernicieuse, la place faite à la science dans les médias contribue sans doute davantage elle aussi, à la sacraliser qu'à la rapprocher de l'homme de la rue. Elle accentue la distance entre le savant et le manant.

Comme disait Baudouin Jurdant : " Le scientifique est comme le prêtre du savoir : il montre aux laïcs qu'il a le savoir, mais en même temps il manifeste la distance qu'il y a entre la situation sacerdotale et la situation des fidèles ".

La vulgarisation scientifique est un discours sur un discours, ce qui est une des caractéristiques du mythe, car il est évident que la science est mythifiée. La science fait figure dans la civilisation occidentale de force sacrée, évoquée sans cesse par le marketing, du *bifidus* aux oligo-éléments, des fruitosomes aux antioxydants.

Comme une religion, omniprésente, la science rassure et fait peur, on l'invoque et la convoque à toutes les occasions. Les médecins remplacent les prêtres et les économistes les mages. La haute finance a ses gourous et la science fait des miracles. Le laboratoire est un sanctuaire silencieux, le savant consacre sa vie à la recherche. On parle aussi d'une vie entièrement vouée à la science et au culte de la vérité.

Dans la même veine, les Universités sont bien sûr des temples du savoir et ce n'est pas non plus un hasard si elles sont dirigées par des Recteurs, terme qui selon le contexte peut aussi s'appliquer à des imams ou à des curés bretons.

Les bâtisseurs de ce campus ne s'y sont pas trompés et ont eu à cœur de le doter d'un clocher tant l'Univer-

sité est symboliquement assimilée à une Eglise. Dans les deux cas il s'agit de se rapprocher du ciel et de ses lumières. Les nouveaux étudiants sont des profanes que l'on va initier aux mystères et aux joies de la connaissance.

Cette sacralisation de la science explique sans doute aussi pourquoi en France on répugne désormais à parler de vulgarisation scientifique. On préfère parler de diffusion des connaissances scientifiques et techniques. Vulgarisation faisait décidément trop vulgaire pour une chose aussi sacrée.

Professeur ordinaire veut dire que comme un prêtre, il a été ordonné et comme lui il est titulaire d'une chaire, d'où il professe *ex cathedra*, la vérité.

Comme la prêtrise, la recherche est une vocation. Comme la prêtrise, il y a une chute dramatique des vocations. On manque de jeunes dans les filières scientifiques et techniques. Et la situation va s'aggraver. Les futurs diplômés, qui ne sont déjà plus assez nombreux pour répondre aux besoins de la recherche et de l'industrie, ne s'orientent *a fortiori* plus vers l'enseignement. Cette désaffection devrait encore accentuer la pénurie comme différentes enquêtes l'ont confirmé cet été.

Les efforts d'information ne suffiront pas. Il est urgent d'avoir une réflexion de fond sur les raisons de ce désintérêt. Le culte de la science y est pour beaucoup car on lui fait souvent jouer le rôle d'épouvantail et d'instrument de sélection. L'opposition entre raison et croyance a là aussi des effets pernicioseux. Il faut faire plus de place au doute, à l'inconnu, à ce qui est captivant plutôt qu'à la science faite, normative et rébarbative, quitte à lui faire perdre de son aura.

Il est de plus en plus difficile d'être enseignant, car les savoirs sont de plus en plus relatifs et volatiles. Raison de plus pour que, de l'école primaire à l'Université les enseignants changent d'attitude. Plutôt que de se poser en détenteur de la vérité, ils doivent insister davantage sur le côté ludique de ce qui se passe, de passionnant et de mystérieux, à la frontière entre la connaissance et la croyance.

Si, comme le constatait la Faculté de Philosophie et Lettres, le libre examen comme méthode scientifique est largement partagé par l'ensemble des universitaires, il est temps dans cette Université d'appliquer notre esprit critique si aiguisé à l'enseignement lui-même. C'est pourquoi nous avons fait de la transformation de nos méthodes pédagogiques une priorité. Il faut passer de l'enseignement à l'apprentissage.

A des cours *ex cathedra*, nous nous proposons de substituer le plus possible des enseignements favorisant la participation active des apprenants, requérant un véritable travail critique et créatif, dans une démarche de prise de position personnelle des étudiants.

Cela implique un plus grand investissement des enseignants, et donc moins d'heures de cours. Cela nécessite aussi de revoir nos modes d'évaluation, bien souvent trop peu dynamiques intellectuellement.

Reconnaissons-le, nos examens relèvent encore souvent davantage de l'examen de catéchisme que de la maïeutique, évaluant plus la mémorisation que la com-

préhension et négligeant de favoriser la capacité de l'apprenant à penser par lui-même. C'est pourtant plus que jamais essentiel.

* * *

Face à des croyances protéiformes et à leurs chocs, face à la montée de l'incertitude, l'Université a un rôle crucial à jouer.

Permettez-moi donc ce credo pour conclure.

Les croyances font partie de la nature de l'homme et elles sont au cœur de sa vie collective. Il est illusoire de croire que nous pourrions nous en passer, voire les éradiquer. Dans les démocraties occidentales, le recul des religions et des idéologies a débouché sur un individualisme et un hédonisme forcenés. Ils ne suffisent plus à répondre aux questions et aux angoisses d'un grand nombre.

L'incertitude prévaut.

Elle rend la quête du bonheur d'autant plus aléatoire que la mondialisation exacerbe les frustrations et les revendications des laissés-pour-compte de la modernité et de la société de consommation.

Tel un cauchemar, les religions redeviennent le prétexte et le catalyseur de conflits et de guerres dites "saintes".

Pourtant, la grande majorité de nos semblables aspirent à la paix, au bonheur, à une vie de qualité. Ils peuvent, quelles que soient leurs confessions ou leurs convictions, lorsqu'ils dépassent leurs préjugés et les stéréotypes, se parler, s'apprécier, se respecter et s'entendre.

La confusion entre anticléricalisme et antireligieux est dépassée. La volonté de construire une société démocratique et plurielle n'est plus l'apanage des seuls mécréants.

La sortie du religieux et la crise des idéologies, voire du politique, débouchent sur le scepticisme et l'égoïsme.

Dans ce contexte, l'aspiration à se réaliser individuellement est d'autant plus ardue que peu de croyances de substitution sont apparues.

C'est à l'Europe que revient maintenant de faire émerger un affect, des valeurs, une morale et une nouvelle spiritualité.

Les humanistes, qui ne cherchent pas dans une religion la réponse à leurs questions mais qui tentent de donner un sens à leur vie par leurs pratiques et leurs réflexions, doivent contribuer, comme les croyants, à cette entreprise.

Si nous voulons que l'Europe joue son rôle dans le monde et dans nos vies, c'est urgent. L'Europe doit assumer ses responsabilités, elle doit gouverner et comme disait Churchill à la suite de Hobbes, "Gouverner, c'est faire croire".

Il faut faire émerger une nouvelle morale laïque, inclusive qui fédère différents systèmes de sens, y compris les cultures religieuses, et qui invente une identité nouvelle et démocratique.

Au cœur de l'Europe, notre Université apparaît comme un lieu particulièrement propice à une telle quête de sens et à l'instauration des dialogues nécessaires à la cohabitation dans une société démocratique et multiculturelle.

C'est pourquoi nous devons, avec la dernière énergie, préserver la sérénité de nos campus et éviter de prendre des positions tranchées sur des conflits inextricables qui divisent notre communauté. Sauf exception, l'Université telle qu'en elle-même, a rarement une et une seule opinion, et faire des motions sous forme d'anathème relève de toute façon plus de l'incantatoire propre aux lieux voués aux croyances qu'aux sciences. L'Université est assiégée par les idéologies. Elle doit coûte que coûte s'en prémunir et rester d'abord le siège de la raison ... c'est sa raison d'être.

Le rôle de l'Université n'est pas de s'inscrire dans l'éphémère. Elle a désormais une place centrale dans la société de la connaissance. Etant l'une des plus vieilles institutions du monde, son action doit se développer résolument dans la durée. Elle crée dorénavant de la richesse, de l'innovation mais elle doit faire davantage.

Dans ce lieu de l'interdisciplinarité, il ne faut pas seulement, comme le font les sciences naturelles, chercher à expliquer le monde, c'est-à-dire dégager des lois et des déterminismes, il faut, comme y aspirent les sciences humaines, chercher à comprendre le sens, la signification des choses.

En fait, il faut concilier les différents champs du savoir et des croyances.

Il n'est désormais plus possible de croire que les mondes scientifiques, idéologiques, religieux, politiques et sociaux sont séparés. Ils sont étroitement imbriqués et de leurs interactions naissent en permanence des formes de représentations nouvelles.

L'utilitarisme est une autre idéologie qui guette l'Université.

Nous aurions tort de croire qu'il n'y a d'avenir pour l'Université qu'en s'inscrivant complètement dans la logique mercantile, monnayant notre enseignement et notre recherche.

Si le sous-financement chronique de l'Université nous oblige à diversifier nos ressources financières, il est vital pour nos démocraties de préserver ces lieux de réflexion désintéressés, de méditations, où les professeurs Tournesol continuent à se sentir chez eux.

Comme l'artiste, le scientifique doit pouvoir rêver et faire rêver.

Il y a plus dans la vie que la production. A de jeunes étudiants souvent particulièrement en recherche, il est essentiel de donner l'occasion de prendre un répit et du recul par rapport à la frénésie et aux fracas du monde.

Mais, entre le repli dans la tour d'ivoire et l'inféodation, il faut trouver l'équilibre. Car il faut aussi nous impliquer dans la cité et ses interrogations, et inlassablement réfléchir à la pertinence des savoirs scientifiques par rapport aux besoins de nos concitoyens et à l'avenir de nos sociétés.

Cela m'amène à une autre mission de l'Université qui me tient particulièrement à cœur : c'est sa fonction critique : Qui croire ? Que croire ?

L'asservissement graduel des médias aux logiques de l'argent et de la publicité rognent progressivement leur rôle de contre-pouvoir, essentiel en démocratie.

Les médias sont un extraordinaire outil pour promouvoir des valeurs humanistes et pour alimenter de façon critique le débat démocratique.

Par la formation des journalistes, par les expertises multiples dont nous disposons, l'Université doit nourrir et soutenir les médias dans un dialogue renforcé.

Enfin, l'Université a une fonction essentielle, je vous en ai parlé l'an passé, celle de promouvoir la mobilité sociale et ainsi de construire une société plus juste, plus équilibrée, où tous les jeunes, quelles que soient leurs origines, peuvent caresser l'espoir de pleinement se réaliser.

L'intégration est la meilleure arme contre l'intégrisme.

* * *

L'Université qui vous accueille vise à comprendre le monde et à s'y inscrire.

Chercher, critiquer, expliquer, savoir, convaincre restent des actes limités lorsqu'ils ne s'appuient pas sur la curiosité, l'imagination et la créativité.

Sans la capacité d'inventer, nous ne répondrons pas aux questions essentielles. Or, le monde attend de nous des solutions, des réponses. Mais celles-ci ne peuvent plus être univoques, religieuses, dogmatiques ou idéologiques.

Le savoir est devenu multiple. Il progressera toujours davantage par votre capacité à intégrer les connaissances parcelaires et à les contextualiser.

Collectivement et individuellement, nous devons réinventer notre place dans un monde à la fois plus complexe et plus changeant que celui qu'ont connu les générations qui vous ont précédés.

L'Université offre un espace privilégié de réflexion et de débats de fond que nous devons préserver et animer dans les limites de ce que j'appellerais la tolérance active, c'est-à-dire dans le respect des personnes, ce qui n'empêche pas, au contraire, de débattre des croyances.

Vous pourrez ainsi exercer votre sens critique, vos capacités de persuasion et faire l'apprentissage de l'autonomie et des responsabilités démocratiques.

L'hypercomplexité du monde d'aujourd'hui génère fréquemment un sentiment de découragement et d'impuissance qu'exploitent habilement les sectes ou l'extrême droite.

Nous sommes désormais dans l'âge de l'incertitude. Il faut apprendre à y vivre et donc à être en permanence sur le qui-vive intellectuel.

C'est là l'essence de la démarche libre examinateur et c'est en cela que, revisitée, elle garde plus que jamais son actualité, car elle devrait vous permettre de trouver

le bonheur dans l'incertitude.

Soyez audacieux, soyez généreux, soyez créatifs, soyez actifs.

Prenez votre autonomie, prenez vos responsabilités. Apprenez à surmonter vos échecs, apprenez à goûter de vos succès et surtout, ayez confiance en vous parce que, comme l'écrivait Françoise Giroud juste avant de mourir, en conclusion de son dernier livre intitulé : " *On ne peut pas être heureux tout le temps* " : " C'est dur de vivre, mais c'est toujours moins dur quand on a l'impression de se gouverner plutôt que d'être l'objet des autres. C'est l'une des rares certitudes que m'a apportée l'expérience d'une vie : il faut croire, certes, croire en soi ".

* * *

Bibliographie disponible sur demande.

*

* *

Erratum

Deux erreurs typographiques très malencontreuses se sont glissées dans l'" *In Memoriam* " consacré au Pr R. Bellens.

Elles concernent deux grandes personnalités de notre Université, les Prs A. Dalcq et W. Gepts dont l'orthographe n'a pas été respectée.

Société belge d'infectiologie et de microbiologie clinique (SBIMC)

La SBIMC, avec le soutien de GSK, attribuera à partir de cette année, deux bourses de 7.500 € à des jeunes chercheurs. Dans ce but, la société a choisi deux sujets pour lesquels des projets de recherche sont sollicités : les infections urinaires extrahospitalières et l'endocardite infectieuse. Les propositions de projet doivent être adressées par Fax au Secrétariat avant le 1^{er} avril 2004 : Fax 02 555 39 12.

Journées d'Enseignement Postuniversitaire 2004

du jeudi 9 au dimanche 12 septembre 2004

Lieu : Campus d'Anderlecht, Route de Lennik 808, 1070 Bruxelles, Amphithéâtre J

Sujets :

Jeudi 9 septembre 2004

- Les vaccinations
- L'allergologie (séance pluridisciplinaire)

Vendredi 10 septembre 2004

- Dermatologie
- Psychiatrie

Samedi 11 septembre 2004

- La médecine de contrôle (séance d'éthique et économie)
- Chirurgie et médecine esthétique

Dimanche 12 septembre 2004

- Actualités thérapeutiques